

Le « go-along ». Un outil des études urbaines pour inspirer la recherche sur les pratiques culturelles

Caroline MARCOUX-GENDRON
Institut national de la recherche scientifique (INRS)

Les études sur la fréquentation des arts et de la culture font appel à divers outils de collecte qui ne sont pas étrangers à la manière de considérer les pratiques culturelles. Par exemple, les questionnaires d'enquête ont longtemps été principalement axés sur des pratiques qui correspondent à une offre institutionnelle comme assister à un concert en salle ou visiter une exposition dans un musée, avant d'admettre peu à peu des activités tels le visionnement de films sur Internet, la participation à des festivals extérieurs, etc. Si plusieurs sociologues de la culture ont déjà posé un regard critique sur ces questions de conceptions des pratiques culturelles et de moyens mis en œuvre pour les documenter¹, une autre manière de stimuler une révision des approches consiste à puiser dans d'autres domaines de recherche. En effet, le contact avec différents corpus permet de découvrir de nouvelles préoccupations théoriques tout comme de nouveaux outils de collecte de données. Ce type d'exercice interdisciplinaire est au cœur de notre projet doctoral qui porte sur les pratiques, liées à la musique, d'immigrants d'origine maghrébine dans la ville de

¹ Quelques exemples : dans le contexte québécois, Gilles Pronovost, « Un bilan des enquêtes de participation culturelle », *Actes du Colloque international sur les statistiques culturelles*, Québec, Institut de la statistique du Québec, 2002, p. 329-338 ; dans le contexte américain, Steven J. Tepper et Yang Gao, « Engaging art. What counts ? », dans Steven J. Tepper et Bill Ivey, *Engaging art. The next transformation of America's cultural life*, New York/London, éd. Routledge, 2008, p. 17-47 ; dans le contexte européen, Goran Tomka, « Reconceptualizing cultural participation in Europe. Grey literature review », *Cultural Trends*, vol. 22, n^{os} 3-4, 2013, p. 259-264.

Montréal², projet qui se rattache à bien des égards à la sociologie de la culture mais qui est néanmoins développé dans le cadre d'un programme en études urbaines. Ce contexte nous a ainsi permis de nous familiariser avec des approches théoriques et méthodologiques moins communes dans les recherches sur les arts et la culture, amenant éventuellement à repenser la pratique que constitue la « sortie culturelle³ » en ville, tout comme la façon de l'étudier. L'élément déclencheur de notre réflexion a plus précisément été la découverte d'une méthode d'enquête issue de la sociologie urbaine, soit le « go-along », qu'il a semblé intéressant d'explorer dans le cadre de notre démarche doctorale.

Afin d'exposer les grandes lignes de cette réflexion en cours, cet article proposera d'abord un retour sur la notion de « sortie culturelle » et sur les manières dont elle est habituellement étudiée dans les recherches sociologiques sur les arts et la culture, de sorte à mieux faire ressortir par la suite les possibles apports du « go-along » sur les plans théorique et empirique. Puis, il sera question des adaptations nécessaires pour tirer profit d'une telle méthode d'enquête dans le cadre d'une étude de sorties à caractère musical en ville. Enfin, la conclusion permettra un retour sur l'intérêt de l'interdisciplinarité dans notre démarche de recherche.

La « sortie culturelle » : approches conceptuelles et méthodologiques

En premier lieu, cette réflexion part de l'idée que les différentes pratiques culturelles d'un individu ne sont pas en simple rapport de juxtaposition, mais font plutôt partie d'« un processus où chaque geste, chaque

² Un financement du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) a été obtenu pour effectuer cette recherche.

³ Les guillemets visent à signaler une réserve par rapport à ce terme. La notion de « sortie culturelle » sera ici utilisée pour sa capacité à évoquer le type de pratique à l'étude, mais elle fait l'objet d'une réflexion critique de notre part en ce qu'elle véhicule une perspective restreinte, et plutôt occidentale, de la manière dont le contact avec les arts et la culture peut se produire hors du domicile.

activité s’insère dans un ensemble signifiant et complexe de signes, de significations, de représentations et d’expériences⁴ ». Ainsi, une « sortie culturelle », qui renvoie à un type de pratiques culturelles effectué hors de l’espace domestique, constitue une expérience au sein d’un cheminement qui se construit par l’accumulation d’occasions, de connaissances, d’interprétations, de souvenirs, etc.

En outre, une sortie implique de fréquenter un lieu, qu’il soit institutionnel comme une salle de spectacle ou un musée, ou plus informel comme un parc ou une rue. L’expérience de la sortie n’est d’ailleurs pas indépendante de l’environnement physique où elle se déroule, qu’il s’agisse de la configuration du lieu, de ses dimensions et de son emplacement intérieur ou extérieur, tout comme elle est influencée par l’environnement social, c’est-à-dire les autres individus présents, leur attitude ou encore les interactions qui peuvent survenir. Enfin, une telle activité culturelle est un moment au cours duquel chacun s’engage de diverses manières – par des propos, des gestes – et à des degrés variés – en étant pleinement attentif à ce qui se déroule autour de soi et investi, ou au contraire distrait, voire désintéressé. Bref, il s’agit d’une expérience non seulement dynamique, mais aussi multidimensionnelle.

À cette conception sommaire dans la lignée d’écrits en sociologie de la culture sont venues s’ajouter d’autres considérations au contact de travaux en études urbaines. Vaste champ de recherche rassemblant notamment des sociologues et des géographes, les études urbaines se caractérisent, outre leurs thématiques liées à la ville et à l’urbain, par une attention particulière portée à

⁴ Rosaire Garon et Marie-Claude Lapointe, « Introduction », dans *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, Québec, Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, 2009, p. 5.

la relation entre les dimensions sociale et spatiale⁵. La notion d'« espace » entendue au sens physique du terme n'est pas très courante en sociologie de la culture certes ; or, en considérant qu'une pratique culturelle telle une sortie implique inévitablement des déplacements physiques – le verbe « sortir » ayant parmi ses définitions « aller hors de chez soi », « quitter le lieu où l'on se trouve pour aller dehors ou passer dans un autre lieu⁶ » –, la dimension spatiale n'apparaît pas dénuée d'intérêt. Par exemple, une personne vivant au centre-ville et se rendant chaque semaine à des événements en bus, voire à pied, n'a pas forcément le même rapport aux sorties qu'un individu parcourant plusieurs kilomètres en voiture pour ce faire, dont les occasions de sortir sont dès lors probablement moins nombreuses. Ces déplacements entretiennent également un lien avec l'événement au cœur d'une sortie dans la mesure où ce qui précède peut préparer, mettre tranquillement en état de profiter du moment, tandis que ce qui suit peut contribuer à consolider les effets de cette activité, à l'ancrer davantage pour en faire une expérience signifiante. L'anthropologue de la musique Sara Cohen, qui s'est intéressée aux souvenirs associés à la fréquentation de concerts rock, a précisément noté que le trajet même pour aller et revenir d'un événement avait été marquant dans certains cas, symbolisant l'excitation et l'anticipation de la performance musicale, mais aussi les gens rencontrés en chemin, les nouveaux lieux parcourus, etc⁷. En ce sens, une sortie apparaît telle une expérience qui déborde du cadre spatio-temporel de l'activité

⁵ « Overall, the greatest spread is found along the “people versus place” dimension, implying that this dimension distinguishes best between the subfields. It is evidently the most important, if not dominant, dimension of the knowledge content within Urban Studies. » William Bowen, Ronnie A. Dunn et David O. Kasdan, « What is “Urban Studies” ? Context, internal structure, and content », *Journal of Urban Affairs*, vol. 32, n° 2, 2010, p. 211.

⁶ « Sortir », dans Jeuge-Maynard, Isabelle (dir), *Dictionnaire Larousse* [En ligne], Édition 2017, consulté le 18 avril 2017, URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/sortir/73545>.

⁷ Sara Cohen, « “The gigs I’ve gone to” : mapping memories and places of live music », dans Karen Burland et Stephanie Pitts, *Coughing and clapping : investigating audience experience*, Farnham (UK), Ashgate, 2014, p. 137-138.

proprement culturelle, en termes de durée de cette dernière comme du lieu précis où elle se déroule. Bien sûr, l’« avant » et l’« après » de cette activité tiennent à beaucoup d’autres éléments que les seuls déplacements physiques et le temps qui leur est alloué, mais tenter de documenter ces aspects constituerait néanmoins une manière, parmi d’autres, d’enrichir la compréhension de l’expérience que constitue une sortie. Se pose alors la question de la méthode d’enquête à adopter.

Les outils de collecte usuels dans les études sociologiques sur les publics des arts et de la culture se situent souvent entre des méthodes d’enquête statistiques qui lient des profils sociodémographiques à des choix de pratiques et une sociologie du goût plus qualitative qui en explore les usages et significations⁸. Les enquêtes statistiques sont pour leur part utiles pour dégager de grandes tendances et ainsi obtenir une vue d’ensemble à l’échelle de populations. En revanche, leurs résultats ne constituent qu’un état des lieux à un moment précis ; ils ne rendent pas compte du caractère dynamique des pratiques culturelles en termes de variations de fréquence dans le temps, ni des modalités de ces pratiques ou des intentions qui les sous-tendent. À cet égard, ce sont plutôt les méthodes qualitatives qui entrent en jeu, dont l’entretien et l’observation. Avec l’entretien, il est possible d’explorer la temporalité des pratiques culturelles en faisant appel à une technique comme le récit de vie. Certains sujets sont cependant moins évidents à verbaliser que d’autres, dont le goût musical qui relève d’un rapport plus souvent affectif et sensoriel qu’intellectuel à la musique. L’entretien implique aussi de possibles décalages entre les pratiques réelles des gens et leur discours, ce dernier pouvant tenir davantage de la représentation qu’ils ont et veulent projeter d’eux-mêmes. À

⁸ Guy Bellavance, Myrtille Valex et Michel Ratté, « Le goût des autres. Une analyse des répertoires culturels de nouvelles élites omnivores », *Sociologie et Sociétés*, vol. 36, n° 1, 2004, p. 27.

cela s'ajoute ce que d'aucuns considèrent comme le caractère artificiel de l'entretien, une situation inhabituelle qui peut gêner et inhiber certaines personnes. C'est un des plans sur lesquels l'observation offre alors un avantage, en donnant accès à des comportements concrets en situations plus naturelles. Des précautions sont néanmoins toujours de mise, car la présence d'un observateur influencera inévitablement l'attitude des gens⁹.

Une autre option consiste en la combinaison de l'entretien et de l'observation, ce que des sociologues ont d'ailleurs fait lors d'événements musicaux. Par exemple, lors d'un festival de musique classique à Nantes, Sophie Maisonneuve a observé les personnes présentes tout en interrogeant quelques-unes d'entre elles, notamment pour analyser les facteurs intervenant dans leur expérience musicale et la place d'un tel événement dans leur « carrière d'amateur¹⁰ ». De son côté, Wenceslas Lizé s'est intéressé à la dimension sociale et collective de la formation du goût musical chez un groupe d'amateurs de jazz et a pour cela assisté avec eux à plusieurs concerts lors desquels il enregistrait leurs conversations¹¹. Ce type d'approche a aussi été au cœur de projets dans le monde anglo-saxon, notamment sous l'appellation

⁹ Les ouvrages des sociologues Michèle Lamont (*La morale et l'argent. Les valeurs des cadres en France et aux États-Unis*, Paris, Éditions Métailié, 1995) et Bernard Lahire (*Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Paris, Armand Colin, 2002) sont des exemples riches en réflexions critiques sur la méthode de l'entretien. Le travail des sociologues Antoine Hennion et Sophie Maisonneuve dans *Le goût comme un « faire ensemble ». Une comparaison entre le goût alimentaire et le goût musical* est quant à lui très intéressant en ce qui concerne l'entretien portant précisément sur la musique, mais aussi certaines limites inhérentes à l'observation en situation de concert (mars 2002, consulté le 12 juin 2017, URL : http://www.culture.gouv.fr/mpe/recherche/pdf/R_332.pdf).

¹⁰ Sophie Maisonneuve, « L'expérience festivalière. Dispositifs esthétiques et arts de faire advenir le goût », dans Anthony Pecqueux et Olivier Roueff, *Écologie sociale de l'oreille. Enquêtes sur l'expérience musicale*, Paris, Éditions EHESS, 2009, p. 85-115.

¹¹ Wenceslas Lizé, « La réception de la musique comme activité collective. Enquête ethnographique auprès des jazzophiles de premier rang », dans Anthony Pecqueux et Olivier Roueff, *Écologie sociale de l'oreille. Enquêtes de sciences sociales sur l'expérience musicale*, ouvr. cité, p. 49-83.

« hanging-out » qui implique d’accompagner des spectateurs à des événements artistiques pour documenter la dimension phénoménologique de leur expérience¹². Or, dans ces exemples comme dans plusieurs autres enquêtes prenant en compte l’« avant » et/ou l’« après » activité culturelle¹³, les déplacements nécessaires sont tout au plus mentionnés, sans être pour autant vraiment étudiés. C’est ici que pourrait alors entrer en jeu le « go-along ».

Le « go-along »...

Issu de la sociologie urbaine, le « go-along » est une méthode hybride entre l’entretien et l’observation participante¹⁴. Il s’agit, en bref, de suivre un individu lors de ses déplacements dans la ville pour capter son expérience *in situ* et ainsi développer une meilleure compréhension phénoménologique de la manière dont il appréhende son environnement physique et social. Un exemple standard est d’utiliser le « go-along » pour documenter les perceptions et préoccupations de résidents par rapport à leur environnement de vie, en laissant ces derniers guider le chercheur et lui expliquer leur quartier ou leur ville¹⁵. Un autre exemple témoignant d’adaptations dont le « go-along » a fait l’objet est le travail de la sociolinguiste urbaine Patricia Lamarre qui s’est inspirée de cette

¹² Ben Walmsley, « Deep hanging out in the arts : an anthropological approach to capturing cultural value », *International Journal of Cultural Policy* [En ligne], mis en ligne le 4 mars 2016, consulté le 17 avril 2017, URL : <http://dx.doi.org/10.1080/10286632.2016.1153081>.

¹³ Dans l’ouvrage *Coughing and clapping : investigating audience experience*, plus d’une dizaine d’enquêtes aux méthodologies variées sont présentées et visent à capter tant l’avant, le pendant que l’après d’un spectacle. Les éditrices affirment que le collectif offre un aperçu de tout le cycle de l’expérience de musique « live » et un grand nombre d’éléments sont effectivement documentés : architecture des lieux, marketing des événements, interactions sur les médias sociaux pendant les concerts, échanges entre artistes et spectateurs... Or, les trajets d’aller et/ou de retour ne font toujours pas l’objet d’une étude approfondie (Karen Burland et Stephanie Pitts, ouvr. cité).

¹⁴ Margarethe Kusenbach, « Street Phenomenology. The Go-along as Ethnographic Research Tool », *Ethnography*, vol. 4, n° 3, 2003, p. 455-485.

¹⁵ Julie Bergeron, Sylvie Paquette et Philippe Poullaouec-Gonidec, « Uncovering landscape values and micro-geographies of meanings with the go-along method », *Landscape and Urban Planning*, vol. 122, 2014, p. 108-121.

méthode dans une enquête sur les pratiques langagières et identitaires de jeunes Montréalais plurilingues¹⁶. Ceux-ci ont notamment été suivis lors de déplacements quotidiens pour observer leurs interactions sociales et linguistiques dans différents lieux de la ville.

Par ailleurs, d'autres termes désignent des techniques en bien des points similaires et appartenant aux méthodologies dites mobiles : les « walking interviews » forment par exemple une grande famille de techniques parmi lesquelles figure le « go-along »¹⁷. Dans des contextes francophones comme le Québec et la France, il existe aussi la « méthode des itinéraires », classée dans la famille des « entretiens en marche » selon une typologie de la doctorante en études urbaines Catherine Gingras¹⁸. Le « go-along » se distingue cependant en admettant plusieurs moyens de locomotion : la marche (« walk-along ») peut être remplacée par des modes de transport sur roues (« ride-along »), voire combinée à ces derniers. En ce qui concerne la dimension phénoménologique également importante en « go-along », elle se retrouve dans des approches ethnographiques comme le « hanging out » précédemment mentionné. Or, le « go-along » ne vise pas une étude aussi exhaustive du quotidien des gens que

¹⁶ Patricia Lamarre et Stéphanie Lamarre, « Montréal 'on the Move' : pour une approche ethnographique non-statique de l'étude des pratiques langagières de jeunes multilingues », dans Thierry Bulot, *Formes et normes sociolinguistiques (Ségrégations et discriminations urbaines)*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 105-134.

¹⁷ James Evans et Phil Jones, « The walking interview : methodology, mobility and place », *Applied Geography*, vol. 31, 2011, p. 849-858. Notons par contre que les « walking interviews » se déploient, selon ces auteurs, sur un continuum allant du déplacement contraint par l'enquêteur à celui dirigé par l'enquêté, alors que le « go-along » donnerait tout le contrôle aux participants pour se rapprocher au maximum de leurs pratiques quotidiennes selon la sociologue Kusenbach (« Street phenomenology. The go-along as ethnographic research tool », art. cité).

¹⁸ Catherine Gingras, « La scène musicale indépendante montréalaise et la fabrication quotidienne de la montréalité », dans Sandra Breux, Jean-Pierre Collin et Catherine Gingras, *Représenter l'urbain : apports et méthodes*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, p. 315-346.

les ethnographies selon la sociologue Kusenbach¹⁹ ; il consiste plutôt à documenter ponctuellement des pratiques socio-spatiales en action.

Entre autres avantages, cette méthode permettrait une interaction plus fluide que l’entretien statique, favorisant l’expression de perceptions, de goûts ou encore de réflexions chez les participants. Le « go-along » aiderait de plus à révéler des pratiques tellement ancrées dans les habitudes quotidiennes qu’elles pourraient être omises s’il ne s’agissait que de les raconter en entretien. Or, cette technique n’est pas sans difficultés ; elle peut être particulièrement exigeante à mettre en œuvre, sans être forcément toujours concluante. Des sociologues français ont notamment écrit un article à propos des erreurs et des ajustements constants qu’ils ont faits, voire des échecs qu’ils ont connus avec la méthode similaire « des itinéraires²⁰ ». Enfin, si cet outil semble ouvrir de nouvelles perspectives pour un projet traitant de sorties à caractère musical, une série d’adaptations serait nécessaire pour bien servir ce sujet de recherche.

... une méthode à adapter

L’hypothèse à la base de cette réflexion étant que l’expérience globale d’une « sortie culturelle » inclut les déplacements physiques qui y sont liés étant donné l’impact que ces derniers peuvent avoir sur l’activité culturelle comme telle, l’objectif serait de documenter cette pratique en tenant compte des trajets nécessaires pour la réaliser. D’entrée de jeu, plusieurs chercheurs ayant eu recours au « go-along » ou à une autre méthode connexe insistent sur l’importance d’établir un lien de confiance avec les participants avant une telle séance, le fait de suivre quelqu’un dans ses déplacements pouvant se révéler

¹⁹ Margarethe Kusenbach, « Street phenomenology. The go-along as ethnographic research tool », art. cité, p. 463.

²⁰ Jean-Yves Petiteau et Elisabeth Pasquier, « La méthode des itinéraires : récits et parcours », dans Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud, *L’espace urbain en méthodes*, Marseille, Éditions Parenthèse, 2001, p. 63-77.

pour le moins intrusif. Ainsi, accompagner une personne lors d'une sortie impliquerait idéalement une rencontre en amont, par exemple sous la forme d'un entretien plus traditionnel autour de ses pratiques culturelles, de sorte à resituer la sortie documentée parmi l'ensemble de ses expériences.

Puis, il importe de s'interroger plus précisément sur les déplacements à étudier et la manière de le faire. Puisque l'intention est d'aller au plus près de l'expérience habituellement vécue, le choix des lieux de départ et d'arrivée, de l'itinéraire, tout comme des moyens de transport utilisés devrait revenir aux participants. En dépit de tous les efforts pour rester fidèle à leurs habitudes cependant, il va sans dire qu'il ne s'agira pas d'une situation *ordinaire*. La présence d'un accompagnateur aura inévitablement un impact, ce qui implique de bien réfléchir à la manière d'intervenir pendant la séance. Le défi est de trouver un équilibre en termes de présence physique (plus ou moins effacée) comme d'intensité de l'échange (des courtes relances à la discussion soutenue). À ce compte, les remarques méthodologiques du sociologue Lizé pour son enquête sur le goût musical de jazzophiles soulignent que le rapport du chercheur à la musique peut difficilement être mis de côté, son propre goût étant « immédiatement impliqué dans la relation aux enquêtés » et pouvant même devenir « opérateur de connivence »²¹. Si ce travail impliquait de suivre un groupe d'amateurs assidus pendant plusieurs mois, contrairement à l'approche plus ponctuelle ici envisagée, ces considérations n'en sont pas moins intéressantes pour anticiper une dynamique susceptible d'émerger sur le terrain. Les défis du chercheur sont aussi relatifs au fait de se laisser guider plutôt que d'avoir le plein contrôle du déroulement de la collecte, et de plonger de surcroît au cœur de l'univers d'autrui : « Le parcours n'est pas seulement le

²¹ Wenceslas Lizé, « Entretiens, directivité et imposition de problématique. Une enquête sur le goût musical », *Genèses*, Belin, vol. 3, n° 76, 2009, p. 101.

déplacement sur le territoire de l'autre, c'est en même temps un déplacement sur son univers de références²². » En somme, cet exercice implique de se laisser déstabiliser, appelant ainsi beaucoup de flexibilité.

En outre, puisque le « go-along » admet parfois plusieurs participants simultanément, son adaptation à une « sortie culturelle » pourrait consister à accompagner tant un individu seul qu'un petit groupe. Ce point est d'autant plus important à soulever que la dimension éminemment sociale d'une telle pratique culturelle a déjà été largement discutée²³. Or, si une séance en groupe peut rendre cette sortie plus *naturelle*, elle sera du même coup plus exigeante à documenter, les propos, faits et gestes à noter étant démultipliés. À cet effet, il faut aussi s'arrêter au degré d'exactitude des données souhaité, car bien que certains auteurs trouvent paradoxal d'utiliser une technique de type « go-along » sans cartographier les résultats par la suite, il n'est peut-être pas nécessaire d'appliquer la méthode aussi strictement pour une « sortie culturelle ». Il sera intéressant d'associer les propos et comportements des gens aux différents trajets, mais leur emplacement géographique exact n'est pas forcément essentiel pour analyser leur rôle dans l'expérience de cette sortie. Quant aux outils techniques mobilisés, les exemples vont des notes manuscrites aux enregistrements audio, de l'observation à la prise de photos en passant par la captation vidéo ainsi que l'utilisation de GPS. Dans un contexte d'événement musical toutefois, la question des autorisations se pose ; il n'est pas toujours permis de prendre des photos, encore moins de filmer sur les lieux de performance, du moins dans des cadres institutionnels. Le confort des

²² Jean-Yves Petiteau et Elisabeth Pasquier, « La méthode des itinéraires : récits et parcours », art. cité, p. 65.

²³ Voir, entre autres, Gilles Pronovost et Jacinthe Cloutier, « Pratiques culturelles : la formation des usages », *Loisir et Société*, vol. 17, n° 2, 1994, p. 423-450.

participants est aussi un enjeu crucial, un dispositif trop lourd pouvant inhiber les comportements et discours.

Enfin, malgré une préparation minutieuse, de nombreux paramètres demeureront incontrôlables. Les conditions d'enquête seront notamment très variables selon les trajets et moyens de transport choisis, tout comme selon les lieux et la nature des activités culturelles. Par exemple, l'observation en salle de spectacle impliquera parfois une grande discrétion dans un contexte d'obscurité, de silence et d'attention soutenue des spectateurs, contrairement à un festival extérieur en été où les gens déambulent et parlent, festoient et même dansent pendant les performances. La variabilité des situations possibles dépend bien sûr de la définition que donne le chercheur aux « sorties culturelles » dans son projet, mais une acception large semble de plus en plus de mise devant la diversification des pratiques culturelles dont discutent plusieurs auteurs²⁴.

À ces quelques pistes de réflexion s'ajouteraient encore plusieurs considérations importantes. La fréquence des sorties d'un individu soulève notamment un questionnement, car les projets où une méthode dans l'esprit du « go-along » est utilisée documentent habituellement des pratiques quotidiennes, vis-à-vis desquelles les sorties de nature culturelle apparaissent beaucoup plus occasionnelles. À titre d'exemple, une enquête récente en études urbaines a fait appel à ce type d'outil de collecte pour documenter les pratiques dans la ville de musiciens de la scène musicale indépendante montréalaise²⁵. Si un parallèle semble possible de par la dimension musicale du sujet, les pratiques à l'étude n'en sont pas moins généralement plus fréquentes pour des musiciens que pour

²⁴ Voir par exemple Christian Poirier et coll., *La participation culturelle des jeunes à Montréal. Des jeunes culturellement actifs*, Montréal, Centre Urbanisation Culture Société, Institut national de la recherche scientifique, 2012, p. 4-5.

²⁵ Catherine Gingras, « La scène musicale indépendante montréalaise et la fabrication quotidienne de la montréalité », art. cité.

des individus en position de spectateurs. Ainsi, serait-il plus approprié de se limiter aux gens qui ont une activité culturelle particulièrement soutenue ? Faudrait-il s'en tenir aux sorties déjà planifiées par les participants ou admettre des occasions ni plus ni moins provoquées par l'enquête ?

Quelles que soient les décisions méthodologiques, il devient évident qu'il ne s'agirait pas d'appliquer le « go-along » de manière stricte, mais bien de s'en inspirer pour repenser l'étude d'une « sortie culturelle », de nature musicale en l'occurrence. Cette dernière serait désormais appréhendée selon un cadre spatio-temporel élargi, incluant tant la présence à un événement que le déplacement physique et le temps nécessaires pour en atteindre les lieux. De la sorte, les enjeux de mobilité inhérents à une sortie seraient davantage pris en compte, ce qui n'apparaît pas vraiment dans la plupart des enquêtes sur le sujet à ce jour. L'autre principal avantage d'une telle approche serait de multiplier les points de vue sur cette sortie, en ayant accès à sa dimension vécue par les individus, des considérations phénoménologiques qui sont quant à elles déjà plus usuelles dans les travaux similaires existants.

Pour terminer, quelques questions supplémentaires méritent d'être soulevées. Est-il encore approprié de parler de « go-along » étant donné toutes les adaptations ou libertés prises par rapport à son application en sociologie urbaine ? Ne parvient-on pas en réalité à une forme d'ethnographie, pouvant par exemple être nommée une « sortie accompagnée » ? Ce point nécessiterait certainement plus de développements²⁶, mais le « go-along » n'en jouerait pas moins un rôle important dans cette réflexion malgré un changement de terminologie. En effet, même si la formule envisagée se rapproche sans doute finalement plus d'une forme d'ethnographie, la reconsidération qui a été faite

²⁶ La terminologie apparaît d'ailleurs comme un sujet complexe dans les travaux existants, les étiquettes propres aux différentes méthodologies mobiles et leurs définitions respectives ne faisant visiblement pas consensus entre les chercheurs.

de l'expérience de la « sortie culturelle » en intégrant de manière plus centrale la dimension spatiale et les questions de mobilité physique n'aurait pas forcément été suggérée par des démarches proprement ethnographiques. Ainsi, le « go-along » tient peut-être davantage de l'élément déclencheur de notre réflexion que de sa résolution, mais le dialogue qu'il aura provoqué entre sociologie de la culture et études urbaines constitue, en soi, une contribution déterminante.